

LA MONTAGNE ET LE COTEAU

FABLE

La montagne dit au coteau :
 "Vois, je dresse au delà des nues
 Mes cimes altières, chenues,
 Et mon front s'élève si haut
 Que je domine tout le monde.
 Les autans, l'orage qui gronde,
 L'éclair qui déchire les cieux,
 Ne le rendent point soucieux.
 L'homme, à mon aspect formidable,
 Se sent infime et misérable,
 Et l'Olympe, séjour des dieux,
 N'est plus qu'une simple colline,
 Quand on parle de ma splendeur.
 L'univers de ant moi s'incline ;
 Tout rend hommage à ma grandeur.
 Petit coteau, bien humble, reste
 A mes pieds, rampant et modeste,
 Et ne t'égale pas à moi."
 "O montagne, rassure-toi,
 Dit le coteau. Riant, tranquille,
 A l'homme j'offre une aide utile,
 Il m'appelle son petit bien,
 Me cultive : je suis fertile.
 Tandis que toi, géant stérile,
 Que fait-il de ta grandeur ? Rien".

JEAN RÉMY.

LE GENTILHOMME

Définir le gentilhomme, est quelque chose tout à la fois hardi et difficile : hardi, parce que en lisant les nombreuses qualités qui font le vrai gentilhomme, peut être plusieurs, à leur grand étonnement, s'apercevront qu'ils ne sont pas gentils-hommes, ou tout au moins qu'ils ne sont pas parfaits gentilshommes, de là la hardiesse de mon énoncé me suscite des adversaires ; difficile, parce qu'il n'est certainement pas facile de peindre comme ils en sont dignes ces modèles de la société qui répandent partout, dans les cercles qui ont l'honneur de les posséder, le charme de leur haute et noble éducation. Cependant, me reposant sur la bienveillance des premiers, et m'inspirant des qualités des seconds, j'essaierai de vous faire le portrait de l'être humain que la sagesse des nations a nommé gentilhomme, gentleman, gentil-nomo, herr, far-rusal, vir-nobilis, etc., etc.

Dire d'un homme qu'il n'injurie jamais son prochain, au contraire qu'il cherche toujours à lui faire plaisir, qu'il ne fait jamais sans nécessité de peine à personnel, c'est dire en peu de mots qu'il est gentilhomme ; mais comme cette description est très succincte dans son énoncé et cependant très vaste dans sa signification, je me permettrai de l'amplifier un peu.

Le vrai gentilhomme, très soigneusement évite tout ce qui pourrait lui aliéner les esprits de ceux au milieu desquels il vit, — c'est-à-dire évite toute opposition contraire d'opinion ou de sentiment, toute restriction ou tout soupçon mal fondé, son seul plaisir étant de mettre les gens à leur aise et de les faire se sentir *at home*, comme on dit en anglais.

Il est bienveillant avec le timide, gentil avec le réservé et indulgent avec l'absurde. Il évite dans les conversations les allusions hors de raison ou les sujets qui pourraient froisser ; dans les salons il sait plaire par ses paroles, et dans les divertissements il sait amuser par sa gaîté franche et loyale.

A moins d'y être obligé, jamais il ne parle de lui-même et, est il forcé de le faire... à l'exemple de Démosthènes "c'est avec toute la mesure possible" ; il se défend avec réserve et distinction, et jamais sur ses lèvres ne viennent éclore ces paroles insipides ou blessantes qui dénotent toujours la somme d'esprit de celui qui les prononce.

Le vrai gentilhomme n'est jamais sordide dans les différends, ne profite jamais d'un injuste avantage et surtout n'entre jamais dans les personnalités. Conduit par la prudence, il aime à observer cette belle et noble maxime du Sage : "De ne jamais faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qui lui fut fait à lui-même."

Son bon sens ne se choque pas des insultes, car il sait très bien qu'elles frappent d'autant plus fort qu'elles viennent de plus haut, et son esprit ne saurait ni se les rappeler, ni en conserver malice,

Il est bon naturellement, pardonnant de grand cœur et réprimandant avec douceur. S'il discute, ses arguments sont justes et bien fondés, ne suivant pas l'exemple de ces esprits obtus et rétrécis qui, par une parole sonore, font rire les quelques pauvres d'esprit qui les entourent, et pensent par là avoir assuré leur triomphe ; le gentilhomme, dis-je, au contraire, regarde plutôt le fond que le son de l'argument qui doit faire rendre son adversaire. Son opinion sera bonne ou mauvaise, mais lui-même ne sera jamais injuste ; s'il est puissant, s'il est décisif, il sera bref. Il est grand par l'âme, par la considération et par l'indulgence. Il connaît la faiblesse de la raison humaine aussi bien que sa force, et pardessus tout il connaît sa puissance et ses limites.

Le gentilhomme est celui qui respecte la religion, la piété, la dévotion. Est-il protestant ? il a trop d'esprit pour ridiculiser les manières différentes aux siennes d'adorer Dieu ; il aime à supporter et à encourager les institutions tant charitables que classiques ; il respecte les ministres de la religion. Pour tout dire, le gentilhomme enfin se respecte lui-même, et par là fait l'honneur de ceux qui l'entourent et le bonheur de ceux qui le possèdent.

ADÉLARD LAFOND.

LA VIE DANS LA TÊTE D'UN GUILLOTINÉ

La Revue londonienne *Lucifer* du 15 mars publie un article d'une horreur indescriptible, intitulé "La vie dans la tête d'un guillotiné", et en réalité, c'est le récit d'un peintre belge, Wiertz, qui, pour se rendre compte des souffrances d'un décapité, se laissait hypnotiser à côté de l'échafaud où un condamné expiait son crime. Wiertz était à moitié mort après son expérience. Il est à remarquer que, à la biographie de Wiertz, se trouve ajouté un appendice, par M. Emile de Lavelaye, dans lequel sont transcrits les paroles prononcées par Wiertz dans l'état hypnotique, et, suivant Emile de Lavelaye, cette expérience de Wiertz établit sans aucun doute que la pleine connaissance et une douleur terrible persistant pendant trois minutes après la décapitation, que ce n'est qu'après cette durée que la mort réclame sa proie. Mais laissons l'auteur de l'article, Vera P. Jelibovsky, développer son récit. Wiertz avait été endormi d'un sommeil hypnotique, dix minutes avant l'exécution, et on lui avait suggéré de s'identifier avec le condamné. Le couteau tomba.



COMMENT vous trouvez vous ? demanda le médecin. Qu'est-ce que vous voyez ?

Tout en tremblant, et avec un tressaillement convulsif, Wiertz soupirait :

— Une oppression vague et indéfinie, quels éclairs ? Un coup de foudre est tombé. Oh ! quelle horreur ! elle pense, elle

voit...

— Quoi, elle ?

— Elle, la tête. Elle souffre horriblement. Elle sent, elle pense, mais ne peut se rendre compte de la situation... Elle demande son corps. Il lui semble que le corps lève les bras pour la chercher. Elle attend toujours le coup... Oh ! donnez lui l'oubli... mais... l'oubli ne vient point.

L'un des assistants écrivait hâtivement ces mots découpés. Tous étaient en proie à une terreur épouvantable, ils étaient glacés, leurs cheveux se hérissaient soudain, leurs yeux se fixèrent sur une chose qui défie toute description, qui traversait le sac le toile. Elle s'était arrêtée momentanément et au même instant une tache noire — non rouge — se formait sur la toile sale, et le sang commençait à s'étaler. La chose continuait sa chute et tombait lourdement au fond du panier. Alors, ils virent tous une tête d'une pâleur effrayante, les cheveux ensanglantés, le cou saignant, qui dirigeait sur eux ses regards en même temps que la bouche ricaneait, les dents serrées. Les artères du cou battaient encore et projetaient du sang qui inondait la figure et trempait les cheveux.

La tête pensait, voyait, souffrait, et il semblait à l'homme vivant qui s'était identifié avec cette tête, qu'il partageait toutes ses souffrances.

Et maintenant, il commençait à perdre haleine. Une main gigantesque, terrible, sans miséricorde a paru au dessus de la tête. Elle l'a saisie par la

gorge, puis cherchant le crâne, s'appuie avec un poids lourd, la presse et cherche à l'annihiler. Des ronds de feu se forment devant ses yeux, un nuage rouge l'aveugle. Il cherche à s'échapper. Il pense qu'il a saisi avec les deux mains cette main d'enfer, cette arme de torture insupportable.

Mais, qu'est-ce que c'est que cela ? du sang ? une blessure ?...

Ce n'est que maintenant, après des souffrances qui semblaient interminables, que la tête devient en partie consciente, qu'elle meurt, non pas asphyxiée, mais parce qu'elle a été enlevée du corps.

Elle a un commencement de délire... maintenant elle se figure être une toupie qui tourne avec une rapidité vertigineuse, et qui se dirige vers les flammes où elle tourne et en tourne ; et tout autour d'elle tourne au milieu d'une pluie de feu qui consume tout... Elle, décapitée !... Oui, en est-il vraiment ainsi ?...

Dans sa course vertigineuse, la tête se souvient, elle essaie de se rappeler.

— Ah ! donnez-moi la mort ! disait le clairvoyant, en répétant les pensées de la tête deux minutes après la décapitation.

— Est-il possible ! demandait l'hypnotisant, que la connaissance y soit encore ?

Il ne l'a pas perdue ! Il voit ses juges, il entend la condamnation, il reconnaît sa famille, sa femme à moitié morte de désespoir, ses enfants en pleurs. Oh ! le malheureux ! Il pense que sa famille ne veut plus le sauver, il rêve qu'il les prie de le faire et qu'ils ne veulent pas l'écouter... Regardez, il embrasse ses enfants... il leur dit adieu. Et toujours les souffrances physiques incessantes, variées, interminables continuent comme au premier moment. Et toujours les souffrances morales, les visions terrifiées, les tortures. Quand, oh ! quand la fin arrive-t-elle ?

Oh ! plus terrible encore, pis que toutes les agonies. Un soupçon horrible s'empare du cerveau de la tête. Les tortures qu'elle souffre ne peuvent-elles pas être la punition d'au delà du tombeau, les flammes d'enfer ?

Le sang des assistants se glace en attendant le peintre hypnotisé prononcer ces mots : "Ils regardent la tête et ils sont écœurés de ce qu'ils voient."

Les yeux, il leur semblait, étaient plus ouverts qu'auparavant, et il y avait une expression d'horreur dans le regard implorant...

— Voyez, voyez ! s'écrie l'artiste, elle voit son erreur maintenant. Elle sait que cela ne peut pas être, que le repos et non la damnation éternelle l'attend, la miséricorde et le pardon, et non la torture à jamais... Le voile se déchire... elle voit maintenant le ciel clair et brillant... Oui, la vie a cessé ; il est mort !

NOTES HISTORIQUES

La banque de Montréal a donné \$500 pour la construction de la salle d'exercice des Fusilliers Victoria.

Par son testament, le juge Ramsay laissa \$1,000 à la bibliothèque de l'université McGill.

Le 14 juillet 1886, M. L. B. de Gonzague se donne la mort à l'île Sainte-Hélène. C'est le premier suicide à cette place.

L'école protestante (rue Saint-Luc), a été commencée dans l'hiver de 1887 ; elle peut contenir 800 enfants et sa valeur est d'environ \$4,000.

Le Bijou Théâtre (le Conservatoire) fut inauguré le 21 février 1887, dans une ancienne maison ayant servi autrefois de caserne, durant le séjour de l'armée anglaise au Canada, et plus tard de manufacture. Une transformation complète y avait été faite et bien décorée. On joua les *Nobles par aventure*, comédie en trois actes, et la *Mort du duc de Reischstadt* ; la plupart des acteurs étaient des amateurs français. Ce théâtre eut une vie éphémère. Le soubassement de l'édifice est maintenant converti en manufacture de vinaigre, et l'étage supérieure, la salle du théâtre, sert aujourd'hui de caserne à l'Armée du Salut, section française.